Document generated on 05/16/2024 3:55 p.m.

24 images

Entretien avec Louis Saïa
« Faire rire, ce n’est pas un but en soi. »

Marcel Jean

Number 78-79, September–October 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24290ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Jean, M. (1995). Entretien avec Louis Saïa : « Faire rire, ce n’est pas un but en soi. ». *24 images*, (78-79), 12–16.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

cérémonie dans un club de danseuses, cela parce qu'il a eu le malheur de tomber amoureux d'une des vedettes de la maison.

En résumé, ***Le sphinx*** raconte l'histoire d'un gars qui tombe en amour et qui, à cause de cela, perd sa femme, ses enfants, sa maison, sa job, ses amis et son gazon. Dure épreuve, mais le gars s'en sort puisqu'il a la repartie rapide et cinglante. Il sait faire rire.

Cet homme, sur les épaules de qui repose l'efficacité comique du film, est emblématique de notre propension à parler. Il ne fait pas rire par ses gestes, il fait à peine sourire par les situations dans lesquelles il se trouve mais provoque l'hilarité par ses répliques bien calibrées. Avec son premier film, Louis Saïa s'inscrit donc dans la parfaite lignée de l'humour québécois qui part d'Yvon Deschamps, passe par *Brove* et aboutit aux dialogues absurdes de *La petite vie*. On est loin de Jerry Lewis, de Blake Edwards, de Frank Oz et de nombreux Américains qui privilégient le comique visuel ou la comédie de situation.

Sous cet angle, ***Le sphinx*** est représentatif d'une tendance de fond. Une tendance importante qui regroupe à la fois des cinéastes en apparence aussi éloignés que Pierre Perrault (de ***Pour la suite du monde*** à ***La bête lumineuse***) et Denys Arcand (surtout ***Réjeanne Padovani*** et ***Le déclin de l'empire américain***). Cette tendance, c'est celle de la parole filmée. Ou, plus précisément, celle d'un cinéma qui n'a pas foi en l'action.

On pourrait associer ce choix au manque de moyens (parce que filmer l'action coûte cher) si ce n'était de la prépondérance de la parole dans les autres formes d'expression citées au début de ce texte. À cause de cela, il faut voir dans cette parole filmée l'expression de quelque chose de plus profond. Est-ce la question de la fragilité linguistique qui ressurgit ainsi? Est-ce la conséquence de notre Histoire où les épisodes propres à constituer une mythologie de l'action sont rares? Ou est-ce plutôt autre chose, quelque chose dont je ne soupçonne pas l'importance?

Je ne sais pas. C'est là toute la bêtise d'une réflexion impromptue, qui vous vient comme ça après le visionnement d'un film. Parce que ce n'est pas une thèse, parce que ce n'est qu'une idée qui prend forme soudainement, on n'arrive pas à savoir où elle mène vraiment. Pourquoi parle-t-on autant dans les films québécois? Je vous laisse le plaisir de répondre. De toute façon, moi, je n'ai posé la question que pour parler. Et 'mettons que je n'ai rien dit. ■

ENTRETIEN AVEC *Louis Saïa*

«FAIRE RIRE, CE N'EST PAS UN BUT EN SOI.»

PROPOS RECUEILLIS PAR MARCEL JEAN

Marc Messier et Céline Bonnier.

PHOTO: PHILIPPE BOSSÉ

Louis Saïa sur le tournage.

Il a écrit *Broue, Les voisins, Appelez-moi Stéphane.* Il a travaillé avec Ding et Dong, Paul et Paul, Rock et Belles Oreilles. Il est derrière les plus grands succès de l'humour québécois. Le cinéma, cependant, n'avait pu compter sur lui. Depuis plusieurs années, Louis Saïa préparait son arrivée au grand écran. C'est chose faite avec *Le sphinx*, une comédie mettant en vedette Marc Messier et Céline Bonnier. En attendant la sortie du film prévue pour la fin septembre, nous avons rencontré Saïa pour qu'il nous parle de ses débuts au cinéma et de sa conception de l'humour.

24 IMAGES: ***Vous avez eu du succès à la télévision, au théâtre et dans le milieu du spectacle d'humour. Qu'est-ce que le cinéma pour vous? Un médium parmi d'autres ou un aboutissement?***

LOUIS SAÏA: Disons que j'ai pas mal fait le tour des possibilités offertes par la scène, au Québec. J'ai travaillé avec les plus gros budgets, avec les meilleurs artistes, etc. Quant à la télévision, c'est un médium dont on atteint rapidement les limites esthétiques. Je n'ai jamais eu pour objectif d'être réalisateur à la télévision. Je ne trouve pas ça beau, la télévision. Contrairement à la scène, par exemple.

Le cinéma représentait donc pour moi un défi. D'abord sur le plan technique, ensuite sur le plan du travail avec les acteurs. Pour moi, c'était quelque chose de nouveau qui offrait de grandes possibilités.

J'ai été étonné de constater à quel point le type d'humour que l'on retrouve dans* Le sphinx *tient essentiellement aux dialogues. C'est un humour de* stand up comic. *S'agit-il d'un choix?

D'abord, j'aime bien ce qu'on appelle la comédie dramatique, par opposition à la comédie légère. J'apprécie la tradi-

Micheline Bernard et Marc Messier.

tion italienne. Certains films de Lina Wertmuller, par exemple. J'aime que les dialogues soient légers, que les situations soient légères, mais que le thème soit dramatique. J'aime que le film dise quelque chose. Cela implique donc une certaine emphase sur le dialogue.

Ensuite, le film est axé sur l'histoire d'un homme qui vit une situation pénible et qui l'exorcise en faisant rire les gens lorsqu'il la raconte. C'est la transformation, par la création, d'une expérience négative en quelque chose de positif. C'est cette facette de l'humour qui m'intéresse.

Quand vous parlez de la comédie légère, qui semble moins vous plaire, est-ce que vous associez ce style à ce qui se fait habituellement au Québec, ou plutôt dans le cinéma en général?

Je parle du cinéma dans son ensemble. Depuis quelques années, je trouve qu'il y a une dilution de la qualité de la comédie dans la quantité. On veut faire rire à n'importe quel prix. C'est vrai aussi bien aux États-Unis, en France qu'ailleurs. Et cette absence de réel propos n'est pas attribuable uniquement au cinéma, elle affecte l'humour dans son ensemble. Nombreux sont les spectacles d'humour qui sont totalement vides de sens. Le public s'en rend compte, d'ailleurs, et les résultats commerciaux des spectacles d'humour récents sont souvent catastrophiques.

Des pièces comme *Appelez-moi Stéphane* ou *Les voisins*, dont je suis l'un des auteurs, sont nées de la volonté de dire quelque chose, par delà l'humour. Elles ont un propos. C'est ce qui leur permet d'avoir une telle longévité, de continuer de vivre plus de dix ans après leur création. Et je veux que ***Le sphinx*** s'inscrive dans cette tendance. Je ne veux pas que le film soit une sorte de «fast food» comique.

Mais, il me semble que* Le sphinx *est représentatif du cinéma québécois dans son ensemble par la façon dont le dialogue est le principal, sinon l'unique porteur. Je m'explique: on ne fait pratiquement jamais de films d'action au Québec. Tout passe par la parole. Même un thriller comme* Pouvoir intime, *d'Yves Simoneau, repose davantage sur la parole que sur l'action. C'est un peu la même chose dans* Le sphinx, *un film souvent très drôle, mais où l'humour n'est pratiquement jamais visuel.

C'est vrai, mais il y a quand même des scènes visuelles dans ***Le sphinx***, comme par exemple l'engueulade dans la bibliothèque. Là, c'est le décalage entre ce qui se dit et le lieu où cela est dit qui est drôle. C'est de là que vient l'impact de la scène.

Par ailleurs, le *slapstick* n'est pas vraiment une tradition, au Québec. J'oserais presque dire que l'humour visuel se retrouve surtout au Théâtre des Variétés, ce qui n'est pas une référence courante auprès des humoristes de ma génération. Quand j'ai

Céline Bonnier

Vittorio Rossi

Marc Messier et Céline Bonnier.

débuté, nos idoles étaient Woody Allen et les Monty Python. Et le comique québécois le mieux considéré était Yvon Deschamps. C'était donc d'abord un humour verbal.

Mais le cinéma, à cause des possibilités qu'il offre, ne porte-t-il pas vers un humour plus visuel? Même Woody Allen truffe ses films de gags visuels.

Ce n'est pas vraiment ce qui m'intéresse dans l'humour. Et c'est vraiment une question de propos. J'aime que les gags fassent progresser l'histoire, qu'ils soient liés au sujet. Je dirais même que faire rire, ce n'est pas un but en soi. C'est un moyen.

Est-ce qu'au départ, le sujet à la base du* Sphinx *était l'opposition entre la vie de banlieue et l'aventure?

Cela vient d'un fait divers. Un soir, un homme qui habitait près de chez mes parents a quitté sa femme pour une danseuse. Il n'est jamais revenu. C'était le dernier gars à qui je pensais qu'il pouvait arriver un truc semblable. Cette histoire m'a appris qu'il était faux de croire que la vie des gens est toute tracée, entièrement prévisible. Quelqu'un se construit un système de valeurs, il croit en la famille, en la nécessité d'être propriétaire, de préparer sa retraite puis, soudain, une passion vient tout bousculer. Tout s'écroule. Pourtant, il était certain que sa vie était basée sur des valeurs solides, voire immuables. Comment expliquer qu'il ait à ce point modifié ses convictions?

Il s'agit de votre premier long métrage. Or, un cinéaste inexpérimenté sent toujours une tension entre le désir de travailler avec les acteurs et celui de contrôler la technique. Comment avez-vous vécu cela?

Au théâtre, on travaille énormément en préproduction. Il y a beaucoup de répétitions et de séances de préparation. J'ai vraiment appliqué cette méthode au cinéma. Nous n'avons pas attendu d'avoir réuni tout l'argent pour travailler sérieusement. Nous avons préféré prendre de l'avance en ce qui concerne le casting, le découpage technique, etc. De plus, j'ai quand même beaucoup d'expérience avec les comédiens. Ce qui m'a permis de régler l'essentiel des questions de jeu avant le tournage. Sur le plateau, j'étais donc plus attentif à la technique.

Et le montage? Que retenez-vous de cette étape?

S'il y a une chose que l'humour vous apprend, c'est à couper rapidement ce qui ne fonctionne pas. Le spectacle comique, ça ne pardonne pas. C'est une habitude précieuse lorsque vient le temps de monter un film. De sorte que je me suis très bien entendu avec André Corriveau.

Avez-vous l'intention d'enchaîner avec un autre film?

J'y travaille déjà. Je ne peux pas en dire beaucoup, car je ne suis qu'à l'étape de la recherche, mais ce ne sera pas une comédie. ■